

## Mnémosyne

Jean-Marc Fréchette

---

Number 135, 2012

La prière

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68138ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Fréchette, J.-M. (2012). Mnémosyne. *Moebius*, (135), 151–156.

JEAN-MARC FRÉCHETTE

*Mnémosyne*

*Marie rafraîchit l'Hellade*

Les pommiers ont fleuri en mon sommeil.  
Je me trouve avec Marie au fond d'un jardin,  
Mes larmes éteignent le feu bas.

Je me souviens hautement,  
Ma gloire jaillit du sein même de Marie  
Vêtue de printemps.

Jour éternellement connu. Réjoui,  
Le coq chante l'hymne d'Hermès en notre campagne  
Assiégée de cyprès fins.

*Pommiers en fleurs*

Lavé par la toison printanière,  
Je suis écoutant.

Ma vivacité est celle de ma Mère  
Tissant le grand printemps d'Éphèse.

Je luis sur ces coteaux où s'éveille  
La vie des étoiles violettes.

Mon destin empli de toi, Aimé,  
Je respire le poème venu des entrailles  
De la terre bienveillante.

Ô fraîche lumière du verger.

*Printemps à Éleusis*

Je croissais auprès de Celui qui aime.  
Mon désir s'était changé en fleur,  
J'obtenais le chant par une simple  
Inclination de l'âme vers la campagne.

À Éleusis nous apprenions ensemble  
Les rudiments de la langue des oiseaux.  
Notre joie courait sur des sentiers neufs...  
Ô ma tendre matinée auprès de lui!

Comme chante la fontaine précisément, quelle  
Cheville la déesse découvre en son mètre souriant!  
Je suis épris de Jésus comme de mon âme;  
La Beauté me frappe d'insomnie,

Le soleil révèle tout de son amour.  
Je suis le simple compagnon de celui  
Qui me délivre. Ô chant venu d'une gorge  
De rose.

***Fortement nimbé***

Le poète appartient à l'aube,  
Il consent à l'inspiration la plus vierge.  
Descendant d'Apollôn et de ses fastes,  
En lui le silence s'est abrité.

Couronné du laurier saint il médite  
Mais la soudaine Muse le presse, de ses accents  
Encore imprécis jusqu'à la tonnante réalité  
Du Poème majeur

Qui se construit sous l'œil invisible  
De l'enfance. C'est le règne alors des Nombres  
Secrets et de la Beauté jaillie  
De l'inexprimable lieu de confiance.

Ô justesse du son divin, ô clarté accomplissante.  
Le feuillage à peine remué par le vent d'oracle,  
La gloire partout répandue de l'éveil  
Seigneurial.

*Verger*

Le matin est doux comme l'âme.  
Les femmes portent des amphores  
Pleines de vin du Levant.

Ma mère à Athènes  
Vit de la senteur profonde des astres,  
Ô roses de lumière.

Je suis absorbé dans le poème  
Dérobé au temps. La faveur inscrit.

Je suis l'instrument délicat de la déesse.  
Ô gloire d'assister la Mère,  
En sa fuite éperdue.

*Verger illuminé*

L'été me comble. Je gémis  
Sous le fruit peint  
Aux couleurs de la déesse d'Athènes.

Mon chant surmontant la terre  
Va vers celle qui anime tous les chants,  
La vierge propice,

Athèna de mes jours adolescents.  
Ô Beauté toujours riante  
Pour le cœur hellène.

*Cœur, sa pulpe neigeuse*

L'été va s'approfondir encore.  
L'on verra Dèmèter soumettre au feu  
Son enfant béni, Dèmophoôn.

Ce sera l'entrée des neiges dans le fruit.

La douce Marie s'inclinera sous les pommiers,  
L'on verra Anne toute dépliée en son amour  
Et la Terre portera Jésus comme une offrande.

La Grèce alors éclatera en chants,  
Je serai l'ami adonné à l'adoration nue.  
Mon exemple se répandra dans l'été.